

## Études littéraires africaines

LALAGIANNI (Vassiliki) & MOURA (Jean-Marc), éd., *Espace méditerranéen. Écritures de l'exil, migrations et discours postcolonial*. Amsterdam / New York : Rodopi, coll. Francopolyphonies, n°15, 2014, 208 p. – ISBN 978-90-420-3787-8



Christina Oikonomopoulou

Numéro 38, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028713ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028713ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Oikonomopoulou, C. (2014). Compte rendu de [LALAGIANNI (Vassiliki) & MOURA (Jean-Marc), éd., *Espace méditerranéen. Écritures de l'exil, migrations et discours postcolonial*. Amsterdam / New York : Rodopi, coll. Francopolyphonies, n°15, 2014, 208 p. – ISBN 978-90-420-3787-8]. *Études littéraires africaines*, (38), 204–206. <https://doi.org/10.7202/1028713ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

pratiques photographiques de sa génération, née au début des années 1940 (p. 7-8). Alain Ricard voit en John Kiyaya un photographe des gestes quotidiens du labeur, voire « d'une forme de paix », dans une région aujourd'hui en plein bouleversement (p. 36-39). François Bart décrit pour sa part les contextes – hauts plateaux et rives du lac Tanganyika – où le photographe évolue (p. 30-34).

On se demande toutefois si le parcours particulier, voire le parcours « fantasmé », de cette œuvre n'est pas à l'origine d'un traitement que l'on pourrait trouver inapproprié, car, si ce travail a pu un temps être reconnu au niveau international, il est depuis sorti des radars du milieu de la « photographie africaine », aujourd'hui en pleine effervescence avec l'arrivée de nouveaux acteurs et outils pour la promouvoir. Ceci amène à s'interroger sur les paramètres, influences et réseaux qui permettent la construction, la visibilité ou encore la disparition d'une œuvre. La juste volonté de trouver une forme éditoriale capable de rendre justice « chez lui » à un auteur célèbre (ou présumé tel) à l'étranger ne revient-elle pas à reproduire – sans doute de façon involontaire – l'un des travers de l'histoire de la photographie africaine telle qu'elle a été écrite jusque-là ? En effet, si ce récit commence aujourd'hui à se nuancer avec l'émergence et l'étude de nouveaux corpus, son historiographie a le plus souvent été marquée par le caractère exceptionnel de ses créateurs, ce qui a eu pour conséquence d'oblitérer toute la richesse d'un tissu bien plus large de photographes travaillant à la même époque. L'on se prend alors à souhaiter que cet ouvrage soit le premier d'une suite de recueils édités sur place et visant à rendre compte du travail de tous les John Kiyaya de Tanzanie.

Avoir ce catalogue entre les mains pose enfin bien des questions quant à l'édition de livres de photographie, ou faisant un ample « usage » de photographies, publiés en Afrique : par qui et pour qui sont-ils édités ? Dans quels contextes et circonstances spécifiques, avec quels moyens et quelle portée ? Un chantier de travail passionnant encore très peu exploré pour l'heure.

■ Marian NUR GONI

LALAGIANNI (VASSILIKI) & MOURA (JEAN-MARC), ÉD., *ESPACE MÉDITERRANÉEN. ÉCRITURES DE L'EXIL, MIGRANCES ET DISCOURS POST-COLONIAL*. AMSTERDAM / NEW YORK : RODOPI, COLL. FRANCOPLY-PHONIES, N°15, 2014, 208 P. – ISBN 978-90-420-3787-8.

Cet ouvrage s'intéresse aux littératures de la migration et de l'exil dans l'espace balkanique et méditerranéen à l'ère postcolo-

niale. « Définie par Fernand Braudel comme un “espace mouvement” autour de trois aires culturelles, la chrétienté, le monde orthodoxe et l’“oumma” musulmane, la Méditerranée, croisement complexe de cultures, a connu des affrontements, des heurts et des bouleversements identitaires » (p. 8). Les analyses publiées concernent des écrivains francophones issus des espaces géographiques qui ont subi, pendant une longue période, l’impact du colonialisme ou des régimes totalitaires, comme le Maghreb et les Balkans avec leurs particularités politico-historiques. Les contributeurs traitent de l’exil, de la migration, de l’altérité, de la double appartenance culturelle, du bilinguisme forcé et de la fermentation d’une nouvelle identité, émergeant du mélange de tous ces facteurs, souvent divergents. Ces articles mettent l’accent sur les problématiques majeures de la pratique littéraire actuelle, à savoir les liens entre la francophonie et le comparatisme, le multiculturalisme francophone de l’espace méditerranéen, les littératures dites « subalternes », la forme et le contenu des écritures diasporiques et hybrides, les normes narratives propres aux « cultures en déplacement » et les transcriptions littéraires de l’intériorité auctoriale, traumatisée par l’expatriation, la double appartenance et l’anxiété de conserver intacte la mémoire. Ainsi, on découvre des aspects intéressants de l’œuvre d’écrivains issus de différents pays méditerranéens (voire au-delà) : Tahar Ben Jelloun, J.M Le Clézio, Boualem Sansal, Kostas Montis, Mimika Kranaki, Georges Schehadé, Vénus Khoury-Ghata, Rajae Benchemsi, Abla Farhoud, Aline Apostolska, Fatima Mernissi, Andrée Chedid, Léila Houari, Macha Méril, Fatéma Hal, Evelyne Accad, Etel Adnan, Slavenka Drakulic, Nikos Kazantzakis, Rachid Boudjera, Albert Memmi, Mustapha Tlili, Alain Mabanckou, Bessora, Abdourahman Waberi et bien d’autres.

L’ouvrage se montre novateur dans le déchiffrement interprétatif de l’écriture francophone, pour trois raisons : d’abord, la grande variété des études qui dévoilent la valeur littéraire d’espaces géographiques généralement méconnus ; ensuite, les approches transnationales et transculturelles, fondées sur les principes de la théorie postcoloniale et de l’herméneutique comparatiste ; enfin, la mise en relief d’un domaine discursif peu approché dans les littératures balkaniques, celui de l’écriture féminine dans sa relation avec l’exil, l’immigration, l’investigation identitaire et la réinvention d’une nouvelle culture. Les contributeurs, en soulignant la complexité des problèmes abordés, enrichissent la critique des littératures exiliques et migratoires, dans l’espoir d’esquisser « des axes de lecture nouveaux pour interpréter le discours postcolonial » (p. 18) qui, à l’ère

de la mondialisation, prend forme dans le monde littéraire francophone.

■ Christina OIKONOMOPOULOU

LAVALLÉE (JOSEPH), *LE NÈGRE COMME IL Y A PEU DE BLANCS*. PRÉSENTATION DE CARMINELLA BIONDI. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2014, 297 P. – ISBN 978-2-343-03184-2.

Cent deuxième ouvrage publié dans la collection « Autrement mêmes » de l'Harmattan, *Le Nègre comme il y a peu de blancs* de Joseph Lavallée, présenté par Carminella Biondi, spécialiste reconnue de la littérature esclavagiste et abolitionniste en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'inscrit dans la ligne éditoriale fixée par Roger Little en 2001, visant à éditer des textes « qui traitent, dans des écrits de tous genres normalement rédigés par un écrivain blanc, des Noirs ou, plus généralement, de l'Autre ». J. Lavallée est bien un auteur blanc qui publie en 1789 un roman contre l'esclavage, dont le personnage principal est un Noir du Sénégal, nommé de façon fantaisiste Itanoko. Très daté esthétiquement parlant, oublié malgré son succès relatif en France et en Europe, ce texte méritait pourtant d'être édité aujourd'hui, ne serait-ce qu'en guise de témoignage de l'éclat du débat entre les partisans et les adversaires de l'esclavage des Noirs à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Qu'est-ce qui a pu déterminer J. Lavallée, franc-maçon, à essayer, sinon de briller, du moins d'exister dans ce débat ? Selon Carminella Biondi, qui qualifie son auteur de « polygraphe à la plume facile » (Introduction, p. VII), *Le Nègre comme il y a peu de blancs* ne serait pas qu'un simple ouvrage de circonstance. D'autres textes de J. Lavallée, postérieurs à son roman, indiquent qu'il semblerait avoir pris à cœur la cause abolitionniste « dans le cadre d'une sensibilité et d'une vision des rapports humains contraires aux injustices et aux abus » (p. XXVIII). La forme du roman, – un récit à la première personne établi, trente ans après, par le héros Itanoko, de son parcours des rives du fleuve Sénégal à l'île de Saint-Domingue puis à Paris –, permet à J. Lavallée de condamner constamment les torts faits aux Africains par les Européens depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. La cascade des situations et des tableaux pathétiques vise bien à inciter l'opinion publique à désirer l'abolition de l'esclavage des Noirs. Cette intention didactique de J. Lavallée se lit dès sa préface, où il affirme qu'il s'agit pour lui « de faire aimer les Noirs » (p. 5). Mais C. Biondi omet de signaler que l'abbé Grégoire ne cite pas